

Yves Citton

## La crise a commencé à Saragosse

Tout le monde savait que derrière la crise financière, il y aurait une crise économique. On s'aperçoit désormais que derrière la crise économique, il y a bien une crise *anthropologique* – une crise de « la modernité ». Pour en saisir les enjeux, nul roman n'est plus éclairant que le *Manuscrit trouvé à Saragosse*, écrit en français par le comte polonais Jean Potocki entre 1793 et 1815, mais publié dans son texte enfin original en 2007 seulement (aux éditions GF). L'architecture baroque des 700 pages de ce récit à tiroirs est impossible à résumer, mais la ligne principale en est la suivante : un jeune officier, Alphonse van Worden, traverse la Sierra Morena pour aller de Cadix à Madrid, où il va présenter ses services au Roi d'Espagne. Dans cette chaîne de montagnes que la rumeur dit peuplée de démons, il subit des aventures inexplicables, qui lui font découvrir des banquettes dans l'arrière-salle d'auberges abandonnées, de ravissantes jeunes femmes voilées qui se disent ses cousines musulmanes et lui offrent d'irrésistibles plaisirs nocturnes, des réveils douloureux sous des gibets, entre deux cadavres de voleurs (au lieu des belles cousines auprès desquelles il s'est endormi).

Derrière le suspens de ce chef d'œuvre du genre fantastique et gothique, qui fait vaciller toutes nos certitudes, Potocki met en scène un grand clash des religions. La Sierra Morena s'avère être le repère d'un mouvement de fanatiques islamistes – les Gomelez – qui tentent depuis des siècles de conquérir une monarchie universelle, à l'aide d'une arme secrète et d'un trésor illimité qu'ils puisent au fond de mystérieux souterrains. Ces barbus qui voilent leurs femmes et utilisent leur or (pas encore noir) pour islamiser la planète coexistent toutefois avec des Juifs adonnés à la Cabale, avec des Bohémiens contrebandiers et nomades. Ceux-ci accueillent les deux voyageurs chrétiens, Alphonse et un géomètre du nom de Velasquez (modèle humoristique du scientifique), ainsi qu'un cabaliste juif et sa (fausse) sœur Rebecca, dans les soixante jours qu'ils passent ensemble à tourner en rond parmi les mystérieux revenants qui peuplent de la Sierra Morena.

Au cœur de la version de 1804 du roman (que Potocki a abandonnée pour remanier sa structure et l'achever en 1810), on trouve un épisode de crise financière, raconté par le personnage du Juif errant, Assuérus. En vue de s'attirer les bonnes grâces du père de la belle Sara qu'il espère épouser, Assuérus se fait agent de change à Jérusalem et monte une opération qui vise à doubler la fortune de son futur beau-père. Pour ce faire, il répand la rumeur « *que Tibère avait ordonné une refonte générale des monnaies dans tout l'Empire* » et « *que celles d'argent n'auraient plus de cours* ». Lorsque le bruit a produit son effet, Assuérus fait porter au temple, le lieu des transactions de change, deux millions de sesterces en or avec lesquels il compte racheter d'énormes quantités d'argent artificiellement déprécié, s'assurant au passage un profit « *de cent pour cent et plus* ». Potocki n'a pas clos lui-même ce tiroir de son roman, mais son continuateur et traducteur Chojecki a imaginé une fin bien digne de lui : alors que la manœuvre spéculative paraît se dérouler comme prévu, le Christ fait une irruption soudaine dans le récit pour chasser les marchands du temple...

Quelle image le *Manuscrit trouvé à Saragosse* nous donne-t-il donc de la crise ? L'épisode spéculatif d'Assuérus décrit la crise financière sur le mode d'une machination incontrôlée. Un agent financier profite de ses réseaux et d'un déséquilibre d'information pour intervenir sur le marché de façon à manipuler les cours et à profiter de variations artificielles. Le fait qu'il s'agisse en l'occurrence d'une *fausse* information souligne bien que la finance est toujours à la limite de la réalité et de la fiction, du savoir et de la croyance, du fait et du fétiche. La machination financière ne peut être qu'incontrôlée dans la mesure où les variations de croyances constituent les plus ténues et les plus contagieuses des réalités. Au point qu'il

devient impossible de savoir en quoi consiste exactement « la crise » : dans l'effondrement soudain (et parfaitement artificiel) des prix de l'argent ? Ou dans l'intervention accidentelle du Christ qui fait soudainement capoter l'entreprise ? La finance *est* la crise, de façon permanente – au sens étymologique d'une *épreuve critique* qui filtre l'ivraie des fausses croyances pour en tirer le bon grain des « vraies » valeurs.

Mais, au-delà de cet épisode (mineur) d'une crise financière due à l'explosion d'une bulle spéculative, le *Manuscrit trouvé à Saragosse* met surtout en scène *une crise anthropologique*. Les (faux) Bohémiens contrebandiers et nomades qui accueillent Alphonse et Velasquez font de la Sierra Morena l'ébauche d'une société multiculturelle, où les religions ennemies (Judaïsme, Christianisme, Islam) sont appelées à dialoguer, à se raconter leurs « histoires » et à cohabiter en paix. Or cette cohabitation ne va pas sans menacer les croyances absolues qui structurent chacune d'elles. Derrière les *revenus douteux* de la spéculation, Potocki nous immerge dans *un monde fantastique de revenants* qui met en *doute* toutes nos certitudes (religieuses ou rationalistes). Le scientisme de Velasquez n'est-il pas aussi superstitieux (et ridicule) que les esprits de la Cabale ou les succubes des démonologues ? Les financiers et les économistes ne sont-ils pas nos grands sorciers et nos ayatollahs ?

C'est peut-être l'anthropologie des sciences ébauchée par Bruno Latour qui nous donne les meilleurs outils pour comprendre les enjeux communs du *Manuscrit* et de la crise actuelle. Cette crise est celle de *nos faitiches* – et plus particulièrement du faitiche dominant de notre civilisation qu'est le PIB (et sa « croissance »). Latour invente ce beau néologisme pour désigner des entités très particulières : comme les fétiches, les faitiches sont *fabriqués* par des humains, en l'occurrence à travers de savants (mais douteux) calculs économétriques. Comme les faits, ils sont dotés d'une *réalité autonome* : on en observe les augmentations et diminutions « objectives ». Comme les fétiches encore, ils sont investis d'une croyance collective dont les effets *échappent à la maîtrise rationnelle des agents*, ce qui leur confère des *propriétés quasi-magiques*.

Il n'est pas indifférent que les journaux de voyage de Potocki aient pu être considérés comme fondateurs d'un certain regard anthropologique. Sa fiction nous plonge dans un monde dont l'étrangeté hallucinée et hallucinante révèle la fragilité de nos faitiches, ainsi que leur crise permanente. C'est au moins depuis le *Manuscrit trouvé à Saragosse* que nous *n'avons jamais été modernes*.

*Yves CITTON est professeur de littérature française du XVIII<sup>e</sup> siècle à l'université de Grenoble-3 et membre de l'UMR LIRE (CNRS 5611). Il a récemment publié aux Éditions Amsterdam Lire, interpréter, actualiser. Pourquoi les études littéraires ? (2007). Il a co-édité, avec Frédéric Lordon, Spinoza et les sciences sociales. De la puissance de la multitude à l'économie des affects (Paris, Éditions Amsterdam, 2008) et, avec Martial Poirson, Les Frontières littéraires de l'économie (Paris, Éditions Desjonquères, 2008). Il collabore régulièrement à la Revue Internationale des Livres et des Idées et à Multitudes.*